

Paul Cloutier
Les respirations de l’empreinte

Normand Biron

Volume 51, Number 208, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52485ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Biron, N. (2007). Paul Cloutier : les respirations de l’empreinte. *Vie des Arts*, 51(208), 42–44.

PAUL CLOUTIER
LES RESPIRATIONS DE L'EMPREINTE

Normand Biron



EN TENTANT D'ÉVOQUER LA DÉMARCHE, VOIRE L'ŒUVRE DE PAUL CLOUTIER,

IL M'APPARAÎT JUDICIEUX D'ABORDER LA TRAJECTOIRE DE L'ARTISTE

EN EMPRUNTANT LES SENTIERS QU'IL A LUI-MÊME PARCOURUS, SOIT L'ABANDON AU SILENCE

ET L'ACCUEIL DU VIDE, AFIN QUE L'ŒIL AGRÉE LES VOLUPTÉS SECRÈTES DE L'IMAGINAIRE DE L'AUTRE.

Glyphe pour architecte, 2007
Fresque à la tempera
et à l'huile sur bois
61 x 76 cm

« La trace d'un rêve n'est pas moins réelle que celle d'un pas. »

Georges Duby

« Chacun recèle en lui une forêt vierge, une étendue de neige où nul oiseau n'a laissé son empreinte. »

Virginia Woolf

Toute la cavée thématique de l'œuvre du peintre-graveur Paul Cloutier qui fit ses apprentissages tant au Québec qu'à la KALA Institute de Berkeley en Californie et l'Amsterdamse Grafies Atelier aux Pays-Bas, est inscrite avant tout dans son parcours graphique qui lui a valu une importante reconnaissance tant du public que de ses pairs qui lui ont décerné le Grand Prix *Contes et légendes* de Loto-Québec (1987) et le Prix d'acquisition de la Society of Graphic Arts de New York (1993).

Quels sont les grands thèmes qui ont nourri la marche créatrice de ce peintre-graveur? Cloutier écrira pour la définir: « Dans mon travail, la nature est toujours sous-jacente par signes évocateurs ou par le naturel de la lumière et des couleurs. Le vrai modèle est le monde intérieur, qui vient à même la surface, sous *la main qui tente sa chance*. Risquer de perdre pied, déjouer ce qui serait attendu, marquer résolument son existence. Le dessin à risque est le site d'une négociation constante entre ce que l'on veut et ce que l'on peut. » S'il est à l'écoute de gestes créateurs, ce sont ceux des enfants, des primitifs et de quelques fous qui vont droit à l'essentiel, qui retiennent son intérêt. De leur côté, peut-on lire dans son site,¹ se trouvent selon lui le vrai, l'humilité et une sage patience auxquels il est sensible.

Dans les années 75, l'artiste graveur étudie la couleur à travers une présence concrète au monde qui s'exprimera particulièrement par des références à l'anatomie humaine et à divers objets de la quotidienneté. Doucement, dans les années 80, il tentera



1 *Glyphe pour scribe*, 2007
Fresque à la tempera et à l'huile sur bois
61 x 76 cm

2 *Girald*, 2007
Fresque à la tempera et à l'huile sur bois
61 x 76 cm

davantage de suggérer plutôt que de démontrer en explorant sa relation aux autres, voire sa relation à l'univers, en étant attentif, particulièrement, aux lois de la mathématique et à la nature comme exemple d'harmonie et de rectitude. Avec le temps, sa relation au

temps présent accueillera une présence ludique dans son travail, ainsi que la fête, tout en désirant réussir une fusion entre l'académisme et l'instinctif à travers une graphie syncopée et l'apport de matériaux inattendus.

UN SANG DE PASSION

L'eau-forte *Paysage II* qu'il réalisera en l'an 2000, est un bel exemple de cette intériorisation d'un fragment de nature où les fleurs de l'imaginaire frayent avec les bonheurs de l'éphémère. Si cette pointe sèche devait appeler une évocation, elle s'apparenterait à la beauté sensible d'un paysage japonais au moment où l'aurore embrase les infinis de l'Orient. Dans le même élan, *Juillet*, eau-forte réalisée en 2001, explore avec le même abandon l'éternité unique d'un moment de vie. Ici, cette force laisse surgir des entrailles de la terre un sang de passion, semblable à une vague de feu que traversent des traits noirs, arrachés aux nuits abyssales du temps. La beauté violente de ces effusions se noie dans une étincelante mer de blancheur au-dessus de laquelle semble flotter la mémoire d'un corps, inscrit jusqu'à une volupté mortifère dans le firmament du désir. D'ailleurs, *Fais comme tu le sens* (2003), burin au carborundum, appelle à nouveau les libertés extatiques qu'attisent les célestes lambris des fins de jour où des crépuscules de braise se laissent tendrement enserrer par l'épaisse chevelure des ténèbres.

Dans plusieurs œuvres, l'on y retrouve, semble-t-il, un aspect viscéral; *Courant* (1996), *Lotus* (2003), *Vénus I* (2002) et *Vénus II* (2002), entre autres, paraissent appartenir à cette veine. La collagraphie *Courant* s'apparente à des mouvements, à la fois sombres et lumineux, d'eau turquoise et d'argile qu'étreint un filet noir au centre

duquel une perle bleue, un œil scrutateur se laisse enceindre par deux jambes de sable chatoyant. Que dire de l'eau-forte *Lotus*? Semblable à un fourrage d'algues posées au bas de l'image en une gerbe de traits noirs, *Lotus* s'enchant de d'une polarité de couleurs là où, d'un côté, le carmin colore un étang à la tombée du jour et, de l'autre, l'aube illumine la fraîcheur du matin. Si *Vénus I* se déploie comme un corps ensorcelé par la lascivité de lèvres d'où une larme purpurine coule comme la première sève du printemps, la gravure *Vénus II* semble plus affriolée par un cœur tatoué dans la chair du papier comme un serment d'éternité.

Faut-il s'étonner que l'artiste se soit aussi intéressé à Quetzalcoatl, le nom aztèque d'une divinité du Mexique, l'un des principaux dieux des civilisations de l'ère méso-américaine! La signification littérale de Quetzalcoatl est *serpent à plumes*. Selon les civilisations et le cours de l'Histoire, cet *oiseau serpent* devint souvent le dieu de l'étoile du matin et son jumeau Xoloti, celui de l'étoile du soir qui n'est autre que la planète Vénus. Ce qui me plaît dans le titre de la pointe sèche *Quetzalcoatl* (1995), c'est que ce *maître de l'étoile* de l'aube était non seulement considéré comme l'inventeur des livres, mais encore comme le symbole à la fois de la mort et de la résurrection. Lorsque l'encre et la couleur s'assoupissent dans le papier pour faire naître une image, il y a cette magie sublime qui nous ramène aux premières inscriptions de l'Humain sur les sables fragiles de la succession des jours. *Quetzalcoatl* recèle par sa présence ce pouvoir magique.

CORPS ARRONDI

Les tableaux récents que l'artiste qualifie de fresques sont peints à l'huile, à la tempera et acceptent parfois des ajouts de plâtre. *Cordoba* (2007) ressemble à une tête d'oiseau, une sorte de Horus, dont le bec pointe dans une trame de lignes, recouvertes d'une rosée qui s'alanguit sur le vert tendre d'une mer infinie. *Égyptienne* (2007) est écrit dans une matière épaisse où l'artiste peut s'abandonner aux délices de dessiner ses mondes intérieurs. Les deux triangles qui se touchent dans la toile nous rappellent, outre la géométrie euclidienne, les langues

sacrées qui s'exprimaient par des signes hiéroglyphiques. Dans *Les Mémoires d'Outre-Tombe*, François-René de Chateaubriand se réjouissait après tant de silence des siècles que Champollion ait déchiffré « ces hiéroglyphes qui semblaient être un sceau mis sur les lèvres du désert... ». À notre époque, les gestes libres qu'osent certains artistes me paraissent obéir à l'ivresse dithyrambique de temps immémoriaux où l'Humain à travers les danses ludiques du mouvement tentait d'inscrire l'Histoire, son histoire, dans la lumière totale d'un présent temporel. L'Humain d'aujourd'hui se vautre avec autant de ferveur dans cette espérance.

Glyphe pour musiciens (2007) reprend bien cette interrogation sur l'écriture, le signe et le temps. Au plan archéologique, glyphe signifie le trait gravé en creux. Ici, le peintre-graveur nous convie à une curieuse instrumentation du geste. Une main qui tient un archet en silex s'appête à faire chanter le corps arrondi d'un violoncelle stylisé comme si des lèvres abouchées aux cordes frottées s'appêtaient à jouir des sons graves que le maître de la ligne aurait inscrits sur une partition du désir. Il nous faudrait aussi parler du *Glyphe pour architecte* (2007), du *Glyphe pour scribe* (2007), de *Blason* (2007) et de tant d'autres œuvres récentes. Ici, l'on sent, face à l'inéluctable destin de chaque humain, une véritable volupté à inscrire dans la matière les signes d'une certaine éternité. Paul Cloutier a toujours été habité par l'idée de traces, d'empreintes; qu'il n'en doute point, son pari est gagné. Dans toute quête de l'œil face à la beauté, il y a, semblable à la contemplation de la mer, un désir d'infini dans les miroirs du temps; qu'il me soit permis ici de citer Thierry Hentsch: « Contemplée du rivage, la mer donne ensemble l'idée d'infini et de limite. La mer ne finit pas à la ligne précise et toujours mobile de l'horizon... La mer découpe sans répéter une plage qu'elle n'épousera jamais plus. »² □

¹ L'on retrouve sur l'artiste de nombreux renseignements sur son site www.paulcloutier.com

² Thierry Hentsch, *La mer, la limite*, Montréal, Éd. Hélioïtpe, 2007, p 13.

EXPOSITION

PAUL CLOUTIER PEINTURES RÉCENTES

Galerie Jean-Claude Bergeron
150, rue Saint-Patrick
Ottawa
Tél.: 613 562-7836
galeriejeanclaudebergeron.ca

Du 18 octobre au 4 novembre 2007